LE PORTRAIT DE FIELDING,

Comédie en un Acte, mêlée de Vaudevilles,

Par les citoyens Ségur, jeune, Desfaucherets et Després.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, rue de Malthe, le 3 Floréal, An VIII.



A PARIS,

AU SALON LITTÉRAIRE,

Palais-Égalité, Galerie de pierres, côté de la rue de la Loi, même maison que le Café du Lycée des Arts, N°. 18.

De l'Imprimerie du Salon Littéraire.

PERSONNAGES.

	Citoyens.
Hogarth, peintre fameux,	Julien.
Garrick, acteur célèbre,	Vertpré.
Watson, tuteur de Sophie.	Lenoble.
Sophie, élève d'Hogarth,	mad. Henri.
Madame Millller, gouvernante d'Hogarth,	mad. Duchaume.

LA SCÈNE est chez Hogarth, dans un Fauxbourg de Londres.

LE PORTRAIT
DE FIELDING.

Comédie mêlée de Vaudevilles, en un acte.

Le Théâtre représente l'attelier d'Hogarth : des tableaux, des plâtres, des livres sans ordre : un chevalet ; sur le devant de la scène, le buste de Shakespear ; au pied du buste, une lyre. Une porte d'entrée au fond, un cabinet de chaque côté.

HOGARTH *assis devant une table.*
Mad. MILLER *debout, lui versant du thé.*

HOGARTH.

Souvenez vous bien, mad. Miller, que ce jour est consacré tout entier à la mémoire de mon immortel ami Fielding, et que je ne recevrai que les personnes invitées à la fête.

Mad. MILLER, *avec trouble.*

Oui... Mr...

HOGARTH, *indiquant le cabinet à gauche.*

Prenez, dans ma bibliothèque, ses plus célébres ouvrages, pour les porter aux pieds du petit monument ; Tom-Jones, Andrews, Amélie.

Mad. MILLER.

Monsieur ?

HOGARTH.

Mais, Mad. Miller, vous ne m'écoutez donc pas ?

Mad. MILLER.

Pardonnez moi, c'est que.....

HOGARTH.

Cherchez, au rang des moralistes, les romans écrits par Fielding......

Mad. MILLER.

Parmi...... les moralistes ?....

HOGARTH.

Oui, sans doute.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

C'est un Philosophe, un sage,
Qui, seul, a pu concevoir
Ces livres, où chaque page
Nous apprend notre devoir:
Fielding, par ces heureux songes,
Tient son lecteur enchanté :
Ses romans sont des mensonges
Que dicta la vérité.

Eh? bien, vous me regardez et ne bougez pas !

Mad. MILLER.

J'entends bien, j'entends bien....

HOGARTH.

Mais vous me paraissez distraite et troublée.... qu'est-ce ? est-il arrivé quelque chose ?...

Mad. MILLER.

Non, Mr. Hogarth, oh! non: il ne m'est rien arrivé, dieu merci.

HOGARTH, *vivement.*

Cela regarderait-il Sophie ?

Mad. MILLER, *embarrassée.*

Miss Sophie......

HOGARTH, *avec feu.*

Parlez donc!.....

Mad. Miller, *se remettant peu à peu.*

Rien du tout, Mr. .... j'étais. . . un peu triste, j'en conviens, mais.... me voilà mieux. J'écoute à présent. Que Mr. ait la bonté de me répéter ce que je dois faire.

Hogarth.

Je m'en chargerai moi-même, car, je ne vous conçois pas aujourd'hui; vous n'agissez ni ne répondez. Serrez dans mon porte-feuille ces inutiles essais de la figure de Fielding. Cruel homme! qui n'a pas daigné m'accorder un moment pour saisir ses traits . . . . et ma mémoire ne les retrouve plus. Dites à Sophie que je lui donnerai sa leçon, quand elle le désirera.

(*Il entre dans sa bibliothèque.*)

SCÈNE II.

Mad. MILLER, *seule.*

J'ai mieux aimé me laisser gronder que de lui dire... ce qu'il saura toujours trop tôt. Oh! quand il apprendra que la mère de Sophie la rapelle dans le Comté de Sommerset, et qu'elle n'a que trois jours pour se préparer à l'y rejoindre! mon cher maître..... comment le supportera-t-il? car il n'a pu voir Sophie tous les jours, sans s'attacher à son élève..... peut-être plus qu'il ne le croit lui même. Aussi, qui n'aimerait pas Sophie? tant de mérite et si modeste!

Air : *Puisque l'objet de mes regrets.* (Dans la matrone.)

Comme elle attache un faible prix
Au bonheur d'être belle !
On croit qu'on a tout appris,
Quand on cause avec elle :

Si jamais elle est riche, ô Dieux !
Cette Miss trop parfaite,
Que d'indigens, de malheureux
Dont la fortune est faite ! } (bis).

SCÈNE III.

Mad. MILLER, SOPHIE, *s'avançant d'un pas lent et d'un air rêveur.*

SOPHIE.

MA chère Miller, ayez la complaisance de remettre cette lettre à Mr. Hogarth.

Mad. MILLER.

Je ne sais pas ce que je ne donnerais pas.... pour qu'il fut dispensé de lire cette lettre affligeante.

SOPHIE.

Ma mère lui mande qu'elle n'attend de consolation que de mes soins; de ressources, que de mes faibles talens, et que Mr. Watson. . .

Mad. MILLER.

Mr. Watson ?

SOPHIE.

Le protecteur de ma mère.

Mad. MILLER.

J'y suis, j'y suis! celui qui vous amena chez Mr. Hogarth et qui vous confia si tendrement à mes soins..... Eh! je le connaissais d'avance.

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Brusque et loyal, sachant peu feindre,
Ses seuls discours, c'est non, c'est oui;
De cet homme on ne peut se plaindre,

Encor moins causer avec lui ;
De ses paroles très-avare,
Mais, prodiguant or et crédit,
Il est d'une espèce assez rare ;
Car il en fait plus qu'il n'en dit.

SOPHIE.

Je dois à ses bienfaits les leçons du premier peintre de l'Angleterre.

Mad. MILLER.

Oh! le premier sans contredit! nous sommes connus pour cela, dans les trois royaumes. Eh! bien donc Mr. Watson? car, moi, j'interromps toujours.

SOPHIE.

C'est lui qui doit me prendre, en revenant des eaux de Bath et me ramener chez ma mère.

Mad. MILLER.

Et c'est là ce que contient cette lettre! je la lui remettrai, puisque vous l'ordonnez; mais vous allez voir un homme au désespoir.

SOPHIE.

Quel intérêt ?....

Mad MILLER.

Quel intérêt!.... ah! juste ciel! quel intérêt? tenez Miss :

AIR : *Il y a cinquante ans et plus.* (dans la caverne).

Pour bien lire au fond d'un cœur,
Le plus sûr instinct m'éclaire ;
J'y démêle, sans erreur ;
Tout sentiment *(bis)* tout mystère ;

Mon œil ne se méprend guère,
Et quand il n'apperçoit pas,
Esprit, goût et caractère...
Alors, c'est qu'on n'en a pas. } (*bis.*)

Ainsi, mon enfant, concluez.

SOPHIE.

Et quoi ?

Mad. MILLER.

Que le cœur de Mr. Hogarth n'a pu se dérober à ma pénétration, que je sais ce qu'y s'y passe; qu'il ne résiste point aux grâces, aux talens....

SOPHIE, *avec confusion.*

Madame Miller! . . .

Mad. MILLER.

Aux qualités, aux vertus de son aimable élève.

SOPHIE.

Madame Miller!....

Mad. MILLER.

Et qu'à son tour Miss Sophie, . . . bien loin d'être indifférente...

SOPHIE, *plus embarrassée.*

Madame Miller, je vous en prie, je vous en conjure, n'allez pas plus loin.

Mad. MILLER.

A la bonne heure! je me tairai, . . . j'y consens; il en mourra de chagrin, vous en mourrez, j'en mourrai peut être aussi, mais voilà tout; et c'est pourtant là ce que vous pourriez empêcher.

SOPHIE.

Moi, madame Miller! et comment ?

Mad. MILLER.

Bon! comment? en faisant son bonheur! oui, Miss,

ce que je dis n'est pas si déraisonnable; et de qui dépendez vous? voyons.

SOPHIE.

Hélas! sais-je ce que je suis, bonne Miller? mon existence est enveloppée d'un mystère.... que je n'éclaircirai peut-être jamais.

AIR: *Romance de Lodoïska des Italiens.*

Sans autres parens, qu'une mère
Que je laissais, avec regrets,
A peine ai-je embrassé mon père
Et j'ai presque oublié ses traits;
Par moi, cent fois interrogée,
Sur le destin qui nous attend,
Ma mère, à sa fille affligée,
N'à répondu, qu'en soupirant.

Mad. MILLER.

En effet, cela n'apprend rien.

SOPHIE.

Même air.

Deux ans, je crois, deux ans, ma chère,
Sont écoulés depuis le jour,
Qu'une lettre écrite à ma mère
Attrista notre humble séjour;
» O perte affreuse, et trop cruelle,
me dit ma mère, avec effroi!
» Il ne te reste, ajouta-t-elle,
» mon enfant, que le ciel et moi.

Mad. MILLER.

Pauvre Miss!

SOPHIE.

En même tems, elle plaça, sur mon cœur, un médaillon qui renfermait un portrait; « Je te confie ce dépot,

me dit-elle, les larmes aux yeux, « Jure moi que tu ne » l'en sépareras point, et que, tant que je vivrai, tu ne le » montreras à personne. » Il est là.

Mad. MILLER.

Je le reconnaîtrai peut-être, montrez, montrez moi.

SOPHIE.

Madame Miller, ma mère existe.

Mad. MILLER.

Fort bien, fort bien! je ne demande plus à le voir.... au reste, je n'en ai pas besoin. Un visage plein, des yeux noirs, une phisionomie grave...

SOPHIE.

Vous peignez Mr. Watson!

Mad. MILLER, *avec un air de pénétration.*

Eh! qui sait? écoutez donc...

SOPHIE, *avec dignité.*

C'est une erreur, madame Miller.

Mad. MILLER.

Enfin, qu'importe? il n'a pu mieux faire qu'en vous plaçant chez Mr. Hogarth, le maître le plus habile....

SOPHIE.

L'homme le plus parfait, le cœur le plus sensible!

Mad. MILLER.

Comme il aime ses amis, celui là!

SOPHIE.

Je le remarque tous les jours, madame Miller.... et j'en suis touchée.

AIR : *En effet j'ai tort de me plaindre.*

Dans le monde où l'indifférence
Se couvre d'un dehors poli,
Souvent, la plus légère absence

Amène un éternel oubli :
Pour lui, le tems, ni la mort même
N'ont d'empire sur sa douleur ;
La mort, en frappant ceux qu'il aime,
Ne les atteint point dans son cœur.

Mad. MILLER.

Je l'entends.

Sophie se met à dessiner.

SCÈNE IV.

Les Précédens, HOGARTH.

HOGARTH, *avec sérénité.*

DEJA le crayon à la main! tant mieux ; il me tarde que cette tête soit finie : ce sera votre chef-d'œuvre.

Mad. Miller, *lui présentant la lettre avec embarras.*

Mr., c'est une lettre...

HOGARTH.

Mon ami Garrick n'a pas encore paru ?

Mad. MILLER, *toujours embarrassée.*

Pas encore... on m'a chargée de remettre à monsieur...

HOGARTH, *sans écouter Mad. Miller.*

Il nous à promis hier à Drurylane, n'est ce pas, Sophie, qu'il ne manquerait pas à notre anniversaire...

SOPHIE.

Assurément.

Mad. MILLER, *s'enhardissant.*

Mr.... cette lettre vous est adressée.

Hogarth, la prend indifféremment. Mad. Miller se tient au fond du théâtre, pour en attendre l'effet.

HOGARTH, *sans ouvrir la lettre.*

Soutenez ce trait davantage, il faut ici de la fermeté.

SOPHIE, *tremblante.*

J'en mets..... autant que je puis.

HOGARTH.

D'ailleurs, la tête est parfaite! un dessin si pur, une expression si noble et si vraie! cet ouvrage est excellent.

SOPHIE.

C'est le vôtre.

HOGARTH.

J'en serais fier! en moins de deux ans, quels progrès!

SOPHIE.

Mais, quel maître !

HOGARTH.

Je me flatte que ma charmante écolière ne quittera pas encore, de longtems, l'attelier d'Hogarth, et je réponds qu'elle nous éclipsera tous.

Il lit la lettre, Sophie le regarde en tremblant.

AIR : *Trio de la Fausse magie.*

Mad. MILLER, *toujours au fond du théâtre.*

Cette lettre assurément
Lui prépare du tourment.
Quand j'ai dit que mon maître
S'enflammait pour cet enfant là!
Comment, comment s'éteindra
L'ardeur que ses yeux ont fait naître ?
L'oublier.... il n'est plus tems peut-être.
Ce départ doit déchirer son cœur :
Ce départ fera notre malheur.

HOGARTH, *présentant la lettre à Sophie.*

Lisez.

SOPHIE, *suite du Trio.*

Oui... ma mère me rappelle,
Depuis si longtems... loin d'elle,
Je la livre à ses ennuis.....

HOGARTH.

Et vous partez !

SOPHIE.

J'obéis.

HOGARTH.

Vous partez.... ah ! qu'elle est cruelle !

HOGARTH.

Ah ! dans ces douloureux momens,
Hogarth, contrains ce que tu sens,
Commande au trouble de tes sens.

Mad. MILLER.

Cette lettre etc.

SOPHIE.

Ah ! Sophie, en ce moment,
Cache un fatal sentiment.
Peut-être, oui, peut-être qu'à jamais,
Il faut fuir ce que j'aimais.

Ensemble.

Mad. Miller sort.

SCÈNE V.

SOPHIE, HOGARTH.

HOGARTH.

VOUS ressouviendrez vous quelquefois de ces lieux?

SOPHIE.

Puis-je oublier les bontés qu'on m'y prodigua ?

HOGARTH.

Pour moi, Sophie, c'en est fait; vous emporterez mon bonheur et ma joie. Vous prêtiez à mon art un charme que je ne sentirai plus....

SOPHIE, *très tendrement.*

N'ajoutez pas à la peine que j'éprouve..... en quittant tout.... ce qui m'attachait ici.

HOGARTH, *relisant la lettre qu'il froisse avec violence.*

Dans trois jours!... trois jours plutôt. et vous manquiez à l'hommage annuel que nous offrons à la cendre de Fielding! (*plus calme*). Vous devez aimer Fielding?

SOPHIE.

Peut-on ne pas aimer l'auteur de Tom-Jones, d'Andrews et d'Amélie ?

AIR : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

S'il rit des faiblesses humaines,
qui ne doit pas à sa raison
Quelque remède, dans ses peines,
Dans ses erreurs quelque leçon ?
On a profité quand on l'aime,
Et l'on devient, en le lisant,
Pour les autres plus complaisant,
Et moins indulgent pour soi-même.

HOGARTH.

Oui! voilà Fielding! jugez quand on l'a connu! nos sentimens, nos goûts étaient les mêmes.... Fielding vous eût adorée.

SOPHIE.

Je n'aurais pas osé prétendre à son suffrage.

HOGARTH, *avec feu.*

Vous, Sophie! grands Dieux! vous, qui réunissez.... (*plus froidement.*) Vous m'avez promis de chanter auprès du monument, les stances que j'ai faites pour honorer son génie.

SOPHIE.

Et qui sont dictées par la plus touchante amitié.

HOGARTH, *avec véhémence.*

C'est que ce cœur sait aimer, Sophie! c'est qu'ardent et passionné dans toutes ses affections....

SOPHIE.

J'apperçois Mr. Garrick.

SCÈNE VI.

Les précédens, GARRICK.

GARRICK.

BELLE Miss, je vous salue! bon jour, Hogarth! je suis le premier à la fête, et je le dois à notre Fielding. Depuis trois ans que l'Angleterre l'a perdu, je n'ai pu participer encore à cet hommage; mais aujourd'hui...

HOGARTH.

Ta présence adoucira nos justes regrets.

GARRICK.

Ce bon Fielding!

AIR: *Nouveau du cit. Doche.*

Tandis qu'au sein de ta famille,
Nous pleurons l'ami généreux,
Londre où sa gloire éclate et brille,
L'inscrit au rang des noms fameux.
Le mérite aux lieux où nous sommes,
Cher Hogarth, ne peut s'oublier;
Et l'art d'honorer les grands hommes
Est l'art de les multiplier.

HOGARTH, *répondant à Garrick en regardant Sophie.*

Aussi... mon ami... l'Angleterre se glorifie-t-elle...

GARRICK.

Tes traits sont altérés! tu souffres! mon ami! je conçois

ta douleur, mais enfin cette perte n'est pas récente et tu dois.......

SOPHIE, *excessivement troublée.*

Messieurs, je vous laisse ensemble. Je vais m'occuper des tristes détails dont nous nous entretenions, quand monsieur Garrick est entré.

Sophie sort; les deux autres la regardent aller, puis Garrick se retourne brusquement en observant Hogarth.

SCÈNE VII.

HOGARTH, GARRICK.

GARRICK.

QUAS-TU?

HOGARTH.

Je n'ai...... rien.

GARRICK.

Et pourquoi donc ce front sérieux et triste, ce œil plein d'un feu sombre, ce sourire pénible, ce maintien embarrassé disent-ils à Garrick, «Hogarth a du chagrin».

HOGARTH, *d'une voix étouffée.*

Oui, Garrick, j'ai du chagrin.

GARRICK.

Quelle en est la cause?

HOGARTH.

Ne m'interroge pas, mon ami.

GARRICK,

AIR: *Vaudeville de, on ne s'avise jamais de tout.*

S'il me fallait présenter sur la scène
Un cœur fier que l'amour a dompt
De son secret agité,

Tourmen

Tourmenté,
Malheureux, par la loi qui l'enchaîne,
A l'ami, dont il craint les yeux,
Voulant taire
Le mystère
De ses feux,
Je tiens, je tiens mon modèle !
Il est fidèle,
Et voilà les traits,
Oui, voilà les traits que je prendrais.

HOGARTH.

Eh ! bien, oui ; tu lis dans mon cœur. Une passion le déchire et l'enflamme ; une passion que j'ignorais moi-même.

GARRICK.

Je le crois bien : mais, moi, je ne l'ignorais pas.

HOGARTH, *fort étonné.*

Toi ! Garrick !

GARRICK.

AIR *nouveau du cit. Doche.*

Hogarth, quand ta jeune écolière
De ton art reçoit les leçons,
Tu rougis et ta voix s'altère,
Sous tes doigts tremblent tes crayons.
Ton œil timide et plein de flamme
Tour à tour la cherche et la fuit,
Et, sur ton front, l'amour écrit,
Le nom qu'il cache dans ton âme.

HOGARTH.

Arrête, Garrick, ... on ne peut donc t'échapper !... je te l'avoue, j'aime, j'adore, j'idolâtre Sophie.

GARRICK.

Tant mieux, mon ami: tout artiste est sensible.

AIR : *On ne peut aimer qu'une fois.*

« Le ciel met dans un cœur brûlant
« La source du génie ;
Dit un français, auteur brillant
De la Métromanie :
« C'est le foyer, d'où veut sortir
« L'art de créer, de peindre,
Il faut éprouver pour sentir,
Et sentir pour bien feindre.

HOGARTH, *avec force.*

Oh! je t'en supplie, ne flatte point un amour que je dois étouffer..... Tiens, Garrick, changeons d'entretien. Que cette idée s'éloigne, s'il est possible.

GARRICK.

Parlons du motif touchant qui nous réunit..... de Fielding.

HOGARTH.

De Fielding ? oui, parlons en, et que ce nom me rapelle une obligation sacrée!..moi! j'aimerais Sophie? j'oublierais donc!.. car, tu ne sais pas, je ne t'ai pas dit que Fielding mourant, m'adressa ces paroles... qui furent les dernières. « Je te lègue ma fille, c'est un gage de mon amour pour » ma chère Amélie. Que ne peut-elle, un jour, inspirer, « à mon ami... » Je t'entends, m'écriai-je en lui pressant les mains; « elle n'aura jamais d'autre époux, si je suis « assez heureux pour lui plaire. » J'allais apprendre de lui le nom de cette enfant et le lieu qu'elle habitait, quand la mort ferma les yeux du meilleur des hommes. Je n'ai pas encore découvert l'intéressante orpheline que son amitié m'a léguée; mais je me suis fait une loi de la rechercher pour unir mon sort au sien. Puis-je y manquer ? réponds moi.

GARRICK.

Non.... à moins pourtant que son cœur ne se refusât...

HOGARTH, *saisissant avidement cette idée.*

Oh! sans doute, elle pourrait elle-même être prévenue.. d'un sentiment.... qui me dégagerait de ma... promesse; tu dois en convenir. Alors... Miss Sopihe. Mais, de grace ne me parle plus de Sophie, mon ami.

GARRICK.

Remarque, je te prie, que ce n'est plus moi qui parle d'elle.

HOGARTH.

Tu n'as pas encore joué comme hier! j'étais au théâtre avec.... Sophie: tu n'imites point, tu crées, tu réalises.

AIR: *Guillot à des yeux complaisans.*

Ce ne sont plus de vains Portaits,
Tous ces hommes renaissent;
Leurs passions, même leurs traits,
Nos yeux les reconnaissent:
Tu sais charmer, dans chaque emploi,
Et la cour et la ville;
Quel acteur est semblable à toi?

GARRICK.

Tu n'as pas vu Préville.

HOGARTH.

Dans ton second rôle, elle t'a méconnu... Sophie! j'ai pensé m'y méprendre moi-même.

GARRICK.

Si tu n'étais sûr d'avance que c'est Garrick, tu t'y méprendrais comme un autre.

HOGARTH.

Ah! voilà notre dispute ordinaire; non, mon ami, non; un peintre ne peut-être la dupe de la plus adroite illusion, et jusqu'à ce que tu m'aies trompé sur la scène...

GARRICK.

Écoute, tu sais que ce buste de Shakespear fait mon envie : tu refuses d'y mettre un prix ; mais si, par un prestige de mon art, je parviens à me faire méconnaître de toi, le buste m'appartiendra-t-il ?

HOGARTH.

Je te le promets ; mais c'est essayer l'impossible.

GARRICK.

Eh ! bien, que veux-tu ? l'impossible me tente.

SCÈNE VIII.

Les précédens, Madame MILLER.

Mad. MILLER.

Mr., cet amateur, qui prétend posséder un portrait de Mr. Fielding fait dire qu'il l'a déposé dans une maison de St. James-Street ; et que, si vous désirez le voir, il va vous y conduire.

HOGARTH.

Oui, certainement. J'y cours. (*à Garrick.*) tu permets?

GARRICK, *rêveur et distrait.*

De tout mon cœur : je t'attends ici.

HOGARTH.

Tu ne ne m'attendras pas longtems. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

GARRICK, Madame MILLER.

GARRICK, *à part.*

Un portrait de Fielding... il n'y en a jamais eu. C'est quelque friponnerie sans doute ; mais il n'est pas homme

à s'y laisser prendre. (*avec plus de reflexion.*) Un Portrait de Fielding! (*il parcourt l'appartement en silence.*) Dites-moi, Mad. Miller, quelle est cette porte là ?

(*Il indique le cabinet à gauche.*)

Mad. MILLER.

Celle de la chambre à coucher de mon maître; pourquoi, Mr. Garrick ?

GARRICK, *indiquant l'autre cabinet.*

Et celle ci?

Mad. MILLER.

Celle d'une autre chambre où donne un petit escalier qui mène au jardin.

GARRICK, *à part.*

Un petit escalier; c'est ce qu'il me faut.

Mad. MILLER.

Hélas! cette pièce là.... c'est celle qu'occupait Mr. Fielding, quand il passait quelques jours avec nous.

GARRICK.

La chambre de Fielding! admirable! et, dites-moi, Mad. Miller, quand il logeait ici, quel était son habillement ordinaire? vous en souvenez-vous ?

Mad. MILLER.

Si je m'en souviens! là dedans, au fond d'une armoire, sont tous ses habits et jusqu'à la dernière plume qu'il employa. Tout ce qui lui servait est gardé chez nous avec une vénération...

GARRICK, *saisissant la clé.*

Je m'empare de la clé de cette chambre, jusqu'au soir.

Mad. MILLER.

Vous vous emparez?..

GARRICK.

Je ne mets que vous dans ma confidence, Mad. Miller; ne révélez pas mon projet.

Mad. MILLER.

Comme je ne m'en doute pas, je n'en dirai rien; soyez bien tranquille. Ecoutez donc, Mr. Garrick, n'allez pas tourmenter mon maître, au moins.

GARRICK.

Si je voulais lui faire quelque peine, est-ce que vous seriez du complot ?

Mad. MILLER.

Oh! ça, c'est vrai; c'est bien vrai! mais, monsieur, puisque je suis du complot, serait-il indiscret de vous demander ce que ce peut-être ?

GARRICK.

Non, ma bonne, et vous saurez tout. Adieu. J'entre en possession de la chambre. Silence.

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE X.

Madame MILLER, *seule.*

QUELLE idée lui passe par la tête ? c'est-là ce que je ne devine pas, j'en conviens. Mr. Hogarth dit que c'est le plus grand comédien du monde.

AIR : *Vaudeville du Mammeluck.*

Il sait causer des allarmes,
Puis, égayer les esprits,
Et quand il lui plaît, aux larmes
Il fait succéder les ris :
Tels, qu'ici je n'ose dire,
Auraient bien à réparer,
S'il leur fallait faire rire
Tous ceux qu'ils ont fait pleurer.

SCÈNE XI.

Madame MILLER, Monsieur WATSON

Mr. WATSON, *parlant toujours très bref.*

BONJOUR, Madame. Hogarth est-il chez lui?

Mad. MILLER.

C'est Mr. Watson! et Mr. qui ne me reconnaît pas! la gouvernante de Mr. Hogarth, la bonne de Miss Sophie.

WATSON.

Fort bien! fort bien! oui, je m'en souviens. On m'attend ici j'imagine. Il y a trois jours que je suis parti de Lincoln, j'ai passé par Cambridge pour rendre un compte de tutèle et conclure un mariage; j'ai pris les eaux à Bath, vendu ma maison à Glocester, perdu mon procès à Bristol, et j'arrive.

Mad. MILLER.

Il ne fallait pas tant vous presser, je vous assure.

WATSON.

Je ne me presse jamais.

Mad. MILLER.

Si Mr. veut se reposer un moment......

WATSON.

Je ne me repose pas, ma bonne; voilà plus de dix ans que je ne me suis reposé.

Mad. MILLER.

Vous devez en avoir besoin.

WATSON.

J'ai demandé si Mr. Hogarth était ici, je le redemande.

Mad. MILLER.

Non, Mr.

WATSON.

Il faut le chercher.

Mad. MILLER.

Il est dans la ville.

WATSON.

Il faut la parcourir.

Mad. MILLER

Quelle vivacité !

WATSON.

Je ne suis point vif, mais je n'attends point.

Mad. MILLER.

Vous ne pourrez donc vous arrêter ?

WATSON.

Pardonnez-moi, car, je ne pars que demain, à la pointe du jour.

Mad. MILLER, *en soupirant.*

Demain ! et vous emmenez Miss Sophie ?

WATSON.

En poste.

Mad. MILLER.

Si vous croyez que cela fasse plaisir à quelqu'un dans la maison, vous vous abusez.

WATSON.

Ce n'est pas plaisir, c'est nécessité.

Mad. MILLER.

Si j'osais.....

WATSON.

Osez.... osez donc !

Mad. MILLER.

Mais, je crains...

WATSON.

Eh! morbleu ! parlez, abrégez.

Mad. MILLER.

C'est qu'entre nous, Mr. Hogarth aura le cœur percé de cette séparation.

WATSON.

Est-ce qu'Hogarth aime Sophie?

Mad. MILLER.

Bien des gens le croiraient.

WATSON.

Et vous?

Mad. MILLER.

Je suis de ces gens là.

WATSON.

Il a raison, elle est aimable. Et Sophie répond elle?..

Mad. MILLER.

Je le soupçonne.

WATSON.

Elle à tort. Cela ne se peut pas. Courez la chercher.

Mad. MILLER, *sans bouger.*

J'y vais, j'y vais.

WATSON.

Ne le dites pas, et faites le.

(*Madame Miller sort.*)

SCÈNE XII.

WATSON, *seul.*

HOGARTH et Sophie s'aimeraient! je le conçois; elle jeune, jolie, tendre, irréfléchie; lui jeune, sensible, honnête, ardent et peintre! l'absence éteindra ces feux imprudens. Un de nos auteurs, Johnson dit que l'absence tue l'amant ou l'amour.

AIR : *Si chacun voulait s'entr'aider* (des métamorphoses.)

Il a fort bien dit ; autrefois
Ce doute était permis, peut-être :
Mais il n'eût pas douté, je crois,
Si notre siècle l'eut vû naître ;
Car en dépit de ces tourmens
Où l'absence, dit-on, nous livre,
Je n'ai pas vu mourir d'amant, } *(bis.)*
Je n'ai pas vu d'amour survivre. }

SCÈNE XIII.

SOPHIE, WATSON.

SOPHIE, *courant au devant de lui.*

AH ! Mr. Watson !

WATSON.

Bonjour, Sophie, bonjour, mon enfant.

SOPHIE.

Les eaux de Bath vous ont elles été salutaires ?

WATSON.

Le médecin dit qu'oui, mais bonnes ou non, c'est toujours autant de pris sur le tems et l'ennui.

SOPHIE.

Je n'ai reçu la lettre de ma mère que ce matin.

WATSON.

Les couriers sont si lents !

SOPHIE.

Pour remplir ses vœux et les vôtres, elle m'accorde trois jours.

WATSON.

Qui sont écoulés.

SOPHIE.

Mais vous n'ignorez pas que dans cette maison, on m'a comblée de soins, d'égards et de marques d'intérêt. Un si brusque départ offenserait la reconnaissance, et peut-être qu'un délai de huit jours.....

WATSON.

Huit jours! un siècle! écoutez, Sophie, j'estime un cœur reconnaissant.

AIR: *Mes trois femmes étaient veuves* (d'Anette et Lubin).

Mais croyez qu'aussi je prise
Un cœur franc et sans détours,
D'autant qu'il économise
Les momens qui sont si courts :
Cessez donc d'être allarmée,
Surtout de dissimuler :
« j'aime Hogarth, j'en suis aimée
Voilà comme il faut parler.

SOPHIE, *troublée.*

Moi, Mr. Watson!

WATSON.

Me trompé-je?

SOPHIE.

Mais....

WATSON.

Mais ne répond pas.

SOPHIE.

Pourquoi me demander cela?

WATSON.

Parbleu, pour le savoir; or je le sais, car hésiter à prononcer *non*, c'est dire *oui.*

SOPHIE.

Mr. Watson!....

WATSON.

Sophie, cet amour m'afflige, il faut l'oublier et fuir.

SOPHIE, *douloureusement.*

L'oublier, non. Mais.... fuir.. Ah! Mr. Watson, serait-ce, parceque je suis sans fortune ?

WATSON.

Oui d'abord....

SOPHIE.

Aurais-je à rougir de ma naissance, et mon père aurait-il un nom?...

WATSON.

Un nom illustre, un beau nom.... mais il n'est point le vôtre, il ne saurait étre le vôtre.

SOPHIE.

Qu'entends-je !

WATSON.

J'ai dû vous parler ainsi. Ni dot, ni famille. A quel mariage l'amour conduirait Hogarth ? Vous lui devez beaucoup, Sophie, vous lui devez tout; vous êtes honnête et sensible; voilà quel serait votre reconnaissance?

SOPHIE.

Quelle lumière affreuse, ô ciel! ah! Mr. Vatson, partons, partons, arrachez moi d'ici.

WATSON.

Tout de suite.

SOPHIE, *avec douleur.*

En son absence! comme si j'avais à m'en plaindre !

WATSON.

J'approuve cette délicatesse. Eh! bien, prenons du tems.... dans une heure.

SOPHIE.

Mr. Hogarth s'occupe aujourd'hui d'offrir un tribut de regrets à la mémoire de son ami Fielding.

WATSON.

Il était le mien.

SOPHIE.

Il a bien voulu m'associer à cet hommage, j'ai promis.

WATSON.

Il faut tenir. C'est un devoir... c'est un devoir pour vous. Mais demain....

SOPHIE.

Au jour naissant.

WATSON.

J'ai dix personnes à voir et vingt emplettes à faire, mais il me restera toujours un moment à donner au souvenir de Fielding : je reviendrai ce soir. Adieu, ne me haïssez.

SOPHIE.

Ciel ! mon bienfaiteur !

WATSON, *avec une sensibilité concentrée.*

Et croyez que celui qui fait couler vos larmes a bien de la peine à retenir les siennes. Adieu.

SCÈNE XIV.

SOPHIE, *seule.*

Et je me croyais malheureuse avant que d'avoir vu Mr. Watson. Hélas!... il faut donc quitter et peut-être pour jamais.... ô ma mère !

AIR : *Ne fais pas un crime à mon cœur* (dans quel siècle sommes nous).

Pourrais tu blâmer ma douleur,
O toi, dont l'âme est si sensible ?
Sans doute, il a touché mon cœur,

M'en défendre était impossible.
Ma mère, tu m'en fais la loi,
Mon devoir te le sacrifie ;
Mais, il était digne de toi,
Puisqu'il plaisait à ta Sophie. } (*bis.*)

SCÈNE XV.

HOGARTH, SOPHIE.

HOGARTH.

ENCORE des pas inutiles !

SOPHIE.

Eh! bien, Mr., ce portrait....

HOGARTH, *avec humeur.*

Il ne fut jamais celui de Fielding! pas un trait!.... j'aurais été bien surpris qu'il m'arrivât quelque chose d'heureux aujourd'hui. Cette course m'a fait perdre des momens que j'aurais passés avec vous, et je n'en ai point à perdre.

SOPHIE.

Mr. Watson est à Londres.

HOGARTH, *vivement.*

Vous avez vu, Mr. Watson? il vous a dit....

SOPHIE.

Des choses.... qu'il m'importait de savoir et qu'il m'est bien douloureux d'avoir apprises.

HOGARTH.

Et son départ est prochain ? oh ! sans doute.

SOPHIE.

Il sera, ce soir, à la fête de Fielding.

HOGARTH.

Il y sera! Mr. Watson!... ainsi, d'un côté, le tombeau qui m'enleva mon ami,.... de l'autre un homme qui m'arrache le seul bien qui pût m'en consoler !

SOPHIE.

Vous m'avez.... demandé de chanter une romance.... et vous ne me l'avez pas donnée.

HOGARTH.

La voilà!... que mes expressions sont au dessous de ma pensée!... Sophie, prêtez m'en donc qui peignent l'état horrible d'un cœur à qui tout est ravi, l'attrait du présent, les illusions de l'avenir.....

SOPHIE.

Voyons la romance.

Hogarth la lui donne.

AIR: *Nouveau du cit. Doche.*

Peintre de l'homme et censeur de nos vices,
Toi, qui laissas, en charmant tous les cœurs,
A tes lecteurs, d'éternelles délices,
A tes amis, d'éternelles douleurs.

De nos regrets le concert unanime
Mêle à la peine un sentiment plus doux,
Et l'amitié, dont la voix te ranime,
Te place encore un moment parmi nous.

HOGARTH.

Quel charme vos accens prètent à ces plaintes!... de quelle émotion ils me pénètrent!... Ah! Sophie, c'est à présent que tout ce qui manque à ces stances glacées se

presse dans mon cœur et veut s'en échapper ..... daignez recueillir, écrivez de grace, écrivez.

Sophie s'assied et prend une plume, Hogarth lui dicte le couplet suivant qu'il chante en s'accompagnant de la lyre.

HOGARTH, *même air, avec désordre.*

Il est affreux de perdre ce qu'on aime.
Mais l'adorer en dévorant ses feux ;
Quand on la perd, mourir, sans oser même
Dire je meurs, est encore plus affreux.

SOPHIE, *qui n'a pas continué d'écrire.*

Hogarth! Hogarth! que voulez vous dire ?

HOGARTH, *pasionnément.*

Ce que je ne puis plus vous taire ; ce que vous entendrez une fois, avant que nous nous séparions pour toujours.

SOPHIE.

N'achevez pas!

HOGARTH.

Oui, je vous aime, oui, tout ce que l'amour a d'ardeur, vous l'avez versé dans mon âme...

SOPHIE, *voulant se retirer.*

Et je ne peux plus me le cacher. Hogarth! n'étais-je pas assez infortunée?... laissez-moi.

HOGARTH.

Vous me fuyez! donnez-moi donc votre courage.

SOPHIE.

Du courage! j'en avais, adieu.

HOGARTH.

Rien qu'un mot!... un seul mot. Hogarth vous déplaît-il ?

SOPHIE.

SOPHIE, *expressivement.*

Vous! ...

HOGARTH.

Ah! Sophie!...

SOPHIE.

Laissez-moi! je ne puis en dire davantage; et je n'en ai peut-être que trop dit. (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE XVI.

HOGARTH, *seul.*

J'ETAIS aimé!.. ciel!.. eh! bien, Hogarth! es-tu satisfait? tu n'as pu retenir cet inutile et coupable aveu!

AIR: *nouveau du cit. Doche.*

Dis toi cent fois, en rougissant,
Tu trahis ta promesse,
Tu troubles d'un cœur innocent
La paix et la sagesse:
En secret, longtems enflammé,
Ce cœur m'apprend qu'il aime,
Et je ne puis en être aimé,
Sans m'abhorer moi-même.

Ombre de Fielding, pardonne au faible et criminel Hogarth. Il ne reverra plus Sophie. C'est pour la fille de son ami qu'il respire désormais. Je t'en ai donné ma parole, au moment fatal... Ah! Dieux! un subit et vif souvenir me reporte à cet instant.... Fielding, depuis que tu n'es plus, tu n'as jamais été si présent à mes yeux... Ah! saisissons cette impression; et qu'une image fidèle me rende ces traits que je poursuis sans cesse, et qui semblent me fuir! (*Il se met à dessiner.*)

SCENE XVII.

HOGART, GARRICK, *caché dans le cabinet à droite.*

(*Gémissement produit par un cor, Hogarth écoute avec surprise.*)

GARRICK, caché, *d'une voix ténébreuse.*

Hogarth !

HOGARTH.

Ciel... cette voix !.. quel prestige.

(*Il se remet à dessiner. Second gémissement.*)

GARRICK, *de même.*

Hogarth !

HOGARTH.

C'était la voix de Fielding !.. je suis troublé !

GARRICK, *paraissant à la porte du cabinet, habillé comme Fielding.*

Hogarth ! viens me peindre, tu n'as qu'un moment.

HOGARTH, *s'avançant.*

C'est lui-même !... ô mon ami !

GARRICK, *reculant.*

N'approche pas ! ou tu me perds.

HOGARTH, *saisit un crayon et du papier : il dessine sur son genou, l'autre à terre.*

Attends !... je t'obéis... son œil pétillant... l'esprit, la bonté, la malice... le voilà... jusqu'à ses habits... il parle, voilà mon ami.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, SOPHIE, *arrivant.*

HOGARTH, *courant au devant de Sophie.*

Venez, venez, dites-moi, si c'est mon imagination qui s'égare.

SOPHIE, *très effrayée à la vue de Garrick qui se retire aussitôt.*

Ciel, juste ciel !

HOGARTH, *plein de son idée.*

C'est lui, lui !...

SOPHIE, *très-émue, tirant un médaillon de son sein et le comparant avec le dessin d'Hogart.*

Ces traits.... ils sont les mémes... oui les mêmes.

HOGARTH, *saisissant le médaillon et le considérant.*

C'est Fielding !... aussi Fielding !

SOPHIE.

Fielding !... Fielding est donc !...

(Elle tombe sur une chaise.)

SCÈNE XIX.

Les précédens, Mad. MILLER.

HOGARTH.

MADAME Miller ! Mad. Miller, secourons-la.

Mad. MILLER.

Mon dieu! qu'a-t-elle ?

HOGARTH.

Un événement étrange; et ce dessin... qui l'a frappée...

Mad. MILLER, *regardant le dessin.*

C'est monsieur Fielding !

HOGARTH, *avec transport.*

On le reconnait!... Sophie ! ma Sophie !...

SOPHIE.

Je suis mieux.

SCÈNE XX.

Les précédens, Mr. WATSON.

HOGARTH, *courant au devant de lui.*

MONSIEUR.... elle est pâle et troublée... mais

soyez tranquille... (*à part.*) Fielding.. (*haut.*) Elle ne saurait partir... dans cette agitation...

WATSON.

Mon cher Hogarth, êtes vous bien sûr de n'être pas en délire ?

HOGARTH, *lui montrant la porte du cabinet à droite.*

Là... tenez... sur cette porte.... j'ai vu... j'ai cru voir.... je crois à peine... et j'ai tracé rapidement cette esquisse.

WATSON.

C'est Fielding !

HOGARTH, *avec feu.*

Eh ! bien, Mr., ce n'est donc pas une illusion? je ne suis donc pas un insensé ?... mais, mais de grace, éclaircissez un autre mystère qui fait battre mon cœur de crainte et d'espérance.

AIR *nouveau du cit Doche.*

Entre un fantôme et ce dessin,
Sophie inanimée
Jette un cri, tire de son sein
Cette image enfermée.
Étonné, tremblant, allarmé,
Mon œil la considère,
C'était Fielding, je l'ai nommé.

WATSON.

Et vous nommiez son père.

HOGARTH, *enchanté.*

Fielding !

SOPHIE.

Fielding est mon père !

Mad. MILLER, *à part.*

Alors, ce n'est pas Mr. Watson.

WATSON.

Fielding, enflammé pour la mère de Sophie, d'une passion qui ne s'est éteinte qu'avec lui, se plût à donner à cet enfant le nom de sa Sophie dans Tom-Jones.

HOGARTH.

De cette Sophie si naturelle et si touchante !

AIR, *nouveau du cit. Doche.*

De cet enfant de son génie ,
Qu'il a fait un brillant portrait !
De son amour pour Amélie ,
L'heureux gage a-t-il moins d'attraits ?
Entre l'une et l'autre Sophie ,
Un charme égal fera douter
Qui des deux, (*bis*) pour nous enchanter, (*bis*)
Fut le modèle ou la copie. (*bis*)

WATSON, *à Hogarth.*

Vous voyez pourquoi Fielding jettant un voile sur la naissance de cet enfant...

HOGARTH, *avec dignité.*

Monsieur Watson, elle serait la fille du Duc de Clarence que mon orgueil et mon cœur seraient moins contens.

Mad. MILLER.

Je le crois bien !

HOGARTH, *à Watson.*

Fielding m'estimait, puisqu'il m'a légué sa fille : sa mère la refusera-t-elle à celui qui la reçut de Fielding lui-même ?

WATSON.

Non, mon ami ; sa mère m'a remis tous ses droits ; je connais et respecte les vôtres.

SOPHIE, *à Watson.*

Homme généreux et bienfaisant !

HOGARTH, *avec joie.*

La main de Sophie m'appartient !

SCÈNE XXI *et derniere.*

Les précédens, GARRICK, en habit ordinaire.

GARRICK, *qui a entendu les derniers mots.*

Et le buste de Shakespear est à moi !

HOGARTH.

Moins que jamais, mon ami... j'ai le portrait de Fielding... et je le dois...

GARRICK.

Eh ! bien !

HOGARTH, *embarrassé.*

Fortement préoccupé... d'un objet... ne t'es-tu jamais persuadé que tout-à-coup... tu ris !..

GARRICK.

Non, non, achève.

HOGARTH.

Eh ! bien, je n'en rougirai point. Il m'a semblé que Fielding m'apparaisssait.

GARRICK, *riant.*

Quelle folie !

WATSON.

Complette !

HOGARTH.

Tu te rapelles bien cette voix sombre et triste qu'il affectait en faisant un récit.

GARRICK.

Si je me la rapelle, attends. (*Il prend la posture*

qu'il avait dans l'apparition). « Hogarth ! viens me peindre, tu n'as qu'un moment ».

HOGARTH.

Ah! ciel!.. ah! le monstre! c'était lui! c'était Garrick!

TOUS.

Monsieur Garrick !

HOGARTH.

C'était lui-même, il m'a trompé!

GARRICK.

J'ai trompé l'amitié, la nature et l'amour.

Mad. MILLER.

Je ne reviens pas de mon étonnement; prendre à son gré toutes les voix !

GARRICK.

Oui, mon enfant; au théâtre on les prend toutes: au parlement, on les achette.

WATSON.

Quel talent !

HOGARTH.

Quel prodige ! mon Shakespear sera chez toi dès aujourd'hui; mais tu m'aideras à finir ce portrait doublement précieux à la postérité qui n'en aura point d'autre. (*à Watson*). Et vous, Mr., j'espère qu'au lieu d'emmener Sophie, vous serrerez demain les nœuds qui l'uniront à moi.

WATSON.

Pourquoi demain ? ce soir, en présence de Fielding, sa volonté s'accomplira.

GARRICK.

L'hymen de sa fille est un hommage de plus à sa mémoire.

WATSON.

Et la présence de sa mère, de l'aimable et sensible Amélie, comblera tous nos vœux; je pars, je la ramène, et bientôt nous ne ferons plus qu'une même famille.

CHŒUR.

AIR : *Le Dieu de Paphos et de gnide.*

Bonheur, souvenirs, espérance,
Dictez nos chants, charmez nos cœurs,
Arts enchanteurs,
Prêtez leur votre puissance ;
Par vos douceurs,
En jouissance,
Changez même nos douleurs. (*bis*).



Que le nom chéri d'un père,
S'unisse au nom de deux amans heureux ;
De leur bonheur qu'il voulait faire,
L'image embellira ces lieux.
Que la main du plaisir enlace,
Aux Cyprès, le mirthe et les fleurs ;
Et que l'hymen qu'amour embrasse,
De la triste amitié vienne essuyer les pleurs. (3 *fois*).

FIN.